

Nomades sans frontières ou territoires sans frontières ?

*Edmond BERNUS
ORSTOM*

Accoler à nomades l'expression «sans frontières» correspond à une idée reçue qui n'étonnera personne; des territoires sans frontières, par contre, associent deux notions peu conciliables. Aujourd'hui les «sans frontières» sont partout : médecins, vétérinaires, pharmaciens et j'en passe : l'expression s'est imposée à moi avant même que je n'ai vu le risque de donner à ma communication un titre pouvant faire penser à une ONG inconnue, peut-être morte au champ d'honneur comme le soldat du même nom.

Le territoire, par contre, est une notion souvent analysée par les chercheurs travaillant chez les pasteurs nomades. Le territoire est un terme précis que l'on peut définir comme une appropriation de l'espace (Brunet, 1992 : 436); il représente les liens affectifs qui unissent une communauté à un espace. Or, on le sait, les pasteurs nomades se déplacent dans des zones qui ne possèdent pas un maillage de l'espace comparable à celui des paysans où le finage d'un village joute celui d'un village voisin. Il n'existe pas ce tissu, au sens histologique du terme, visible sur les cartes et les photos aériennes, sur lesquelles apparaissent les noyaux des villages d'où divergent des pistes comme les artères d'un cœur qui irriguent les auréoles cultivées.

Le paysan ou le citadin se trouvent mal à l'aise en zone nomade : c'est pour eux une brousse inculte où l'homme ne semble pas laisser de traces, ni imprimer sa marque : pas de «parcs» sélectionnés, pas de jachères qui représentent un abandon provisoire pour le repos de la terre. Le paysan ou le citadin ressentent un malaise devant un paysage sans jalons, sans repères, si monotone et répétitif qu'ils craignent toujours de s'égarer. Pour l'étranger, le nomade semble si peu domestiquer la nature qu'il paraît s'y intégrer. N'y a-t-il pas une contradiction entre la notion de territoire et celle de nomade ?

I – Territoires nomades ?

Les nomades, il faut l'affirmer dès l'abord, s'inscrivent toujours dans un territoire (Bernus, 1995 : 41-50) : ils ne sont pas comme on l'a trop dit, des «hommes de nulle part» qui se déplacent au gré de leur fantaisie. On a trop souvent confondu nomadisme et errance.

La notion «d'espace vécu», qui tente de cerner la perception qu'ont les habitants de leur propre espace a apporté une approche nouvelle. Jean Gallais (1967 : 6), pour les pays tropicaux, a ouvert la voie en opposant «l'espace standard, les espaces lisses ou rabotés des sociétés industrielles» à «l'espace discontinu des sociétés tropicales».

Premier point, le territoire nomade comporte toujours de nombreux repères. La définition de Pierre Gourou (1973 : 12) de la géographie, trouve ici une illustration éclatante :

«La géographie, dit-il, en donnant une idée juste du rôle joué par la civilisation dans le paysage, ouvre une voie correcte à l'intelligence des problèmes de l'environnement (...). Ce qui dans le paysage tient à l'intervention de l'homme : tel est le premier objet de la géographie humaine».

Et il poursuit :

«bien des aspects humains du paysage peuvent dépendre non de la civilisation régnante, mais d'une ou plusieurs civilisations passées. Il faut reconnaître les enclaves enkystées de techniques défuntes : un service à rendre à la collectivité que de distinguer les tissus vivants des fossiles qu'ils enchâssent».

Dans les zones les plus arides, domaine du nomadisme pastoral, il existe de nombreux lieux formant un jeu de repères dans le maillage de l'espace. Ce sont d'abord les sites de la préhistoire, ateliers de taille avec des éclats de quartz et des pointes de flèche, puits creusés par les "hommes d'autrefois", gravures, plus rarement peintures rupestres où figurent des animaux aujourd'hui disparus, tumulus qui jalonnent les plateaux et sont les sépultures des hommes d'avant l'Islam. Tous ces sites sont attribués par les Touaregs aux *Kel iru*, «gens d'avant», qui sont connus par les traces nombreuses qu'ils ont laissées : on utilise leurs puits, on recrée souvent ceux qui sont effondrés, et on en fore de nouveaux sur leurs sites car le choix de leur implantation n'était pas le fait du hasard, mais en rapport, sans doute, avec une eau exploitable.

Les traces plus récentes de l'histoire – médiévale ou plus proche encore de nous – abondent aux côtés de celles de la préhistoire : ce sont des cités immenses aux murs toujours debout, avec des ruelles sinuant entre les maisons et des mosquées encore visibles, entourées de vastes cimetières; ce sont des villages plus modestes, toujours construits en pierres, qui témoignent d'une sédentarité aujourd'hui disparue.

En dehors des sites anciens, les points d'eau constituent l'armature du territoire nomade comme points obligés de rassemblement : à partir des puits ou des forages, des pistes, creusées par le passage répété des troupeaux en divergent et rayonnent vers les pâturages et les campements voisins. Les pistes les plus parcourues forment des sillons parallèles qui creusent la croûte du sol ou le pavage d'un reg. "J'ai un vêtement, plus je le porte, moins il s'use, moins je le porte plus il s'use : qu'est-ce que c'est ? C'est la piste" dit la devinette touarègue : elle est, en effet, vivifiée par des passages répétés et s'efface et disparaît si elle n'est pas parcourue.

Le territoire nomade des Touaregs comporte toujours deux domaines : le domaine habité, et le domaine du vide, de la solitude. Le terme d'*esuf* signifie solitude et les *Kel esuf*, «ceux de la solitude», sont les génies qui menacent les hommes. Ils peuplent le désert (*ténéré*) mais aussi les espaces inhabités ou abandonnés. A. Bourgeot (1979 : 144) distingue «ceux de la solitude», «ceux du désert ou de la plaine», «ceux du sol» et «ceux de la nuit». Mais les *Kel esuf* peuvent être partout car le désert :

«trace une frontière instable que des efforts constants doivent toujours repousser. Car le vide, l'*esuf*, menace toute chose. Il peut envahir un lieu temporairement délaissé, déserté, comme le puits à la tombée de la nuit...» (Claudot, 1993 : 46).

Il existe des lieux à éviter qui se trouvent partout dans le territoire où l'on se déplace. Les cimetières, les sites de campements abandonnés marqués par les pierres du foyer ou l'enclos d'épineux, les terrains taraudés par les animaux fouisseurs de terriers multiples ou encore certains arbres refuges habituels des *kel esuf*, tel le *Maerua crassifolia* qu'on ne prend pas comme abri sans entailler le tronc avec une hache, ou le *Balanites aegyptiaca* dont on retire sept épines sur une branche avant de s'asseoir à son ombre. Les tourbillons à axe vertical, mini-cyclones de poussière, si fréquents en zone aride, sont appelés «caravanes des *kel esuf*» et, à ce titre, sont à éviter autant que faire se peut. Les *Kel esuf* s'attaquent particulièrement aux voyageurs solitaires et plus encore aux hommes et aux femmes psychologiquement en difficulté et qui, de ce fait, présentent un terrain favorable à leur action.

II – Territoires touaregs à géométrie variable

Au sein de la société touarègue hiérarchisée, la notion de territoire varie. Aux suzerains (*imajeghen*), à qui on demande de dresser la carte de leur territoire, on obtient l'espace occupé par toutes les tribus dont ils revendiquent l'autorité et qui sont sous leur protection. C'est l'espace politique où vivent tous ceux qu'ils doivent protéger des attaques venues de l'extérieur. Ce territoire est d'autant plus affirmé qu'il représente le pouvoir de chefferies déclinantes de plus en plus contestées par l'autorité et par leurs dépendants.

A des tributaires (*imghad*), éleveurs en situation de sujétion par rapport au pouvoir de l'aristocratie et de la chefferie supérieure, à qui on pose la même question, on obtient le dessin du tracé des principales vallées et des puits utilisés en saison sèche. Ce territoire correspond à l'espace exploité par un groupe et ses troupeaux, et également ses territoires de cueillette, ramassage de graines sauvages ou de plantes médicinales (myrte, objet de commerce des Kel Ahaggar), ou encore de terrain de chasse pour le mouflon pour les Dag Ghali de l'Ahaggar par exemple : c'est l'espace effectivement exploité. Une enquête m'a montré qu'au cœur de ce territoire, les toponymes étaient serrés et évoquaient l'histoire intime du groupe; au-delà, la connaissance devenait plus floue et les toponymes étaient ceux connus par l'ensemble de la population.

Le territoire des pasteurs nomades a souvent été appelé «aire de nomadisation» (Bernus, 1977), en tant qu'espace exploité par un groupe d'éleveurs et ses troupeaux. Dans une zone agro-pastorale complexe pluri-ethnique au nord du Burkina Faso, Henri Barral (1974 : 127 135) a forgé un terme pour définir le concept «d'endodromie pastorale» qui désigne :

«des espaces pastoraux bien individualisés et juxtaposés, à l'intérieur desquels s'effectuent, selon un cycle annuel, le déplacement d'un nombre à peu près constant de troupeaux et de la population qui les accompagne».

Ce territoire n'est jamais figé : il reste mouvant en fonction de la précarité des ressources hydrauliques et fourragères : le forage de puits profonds et de stations de pompage, établissements publics, ont brouillé les territoires pastoraux et provoqué des concentrations, et des imbrications de territoires. Les crises politiques, les révoltes et les répressions, ont été à l'origine de bien des mouvances et de remises en cause.

III – Le territoire comme espace de références communes

Au delà du territoire où un groupe peut satisfaire ses principaux besoins, on peut parler du territoire symbolique qui unit une communauté. C'est l'espace auquel le voyageur aspire, c'est le territoire rêvé que l'on a perdu, c'est le lieu où s'incarne la conception collective du temps et de l'espace : cette inscription peut se matérialiser à plusieurs échelles.

Le territoire de la tente, mobile par définition, est le plus petit et le plus intime : c'est l'univers du foyer conjugal. On a décrit la tente végétale en nattes des Touaregs de l'Air comme la représentation du cosmos :

«La forme arrondie du toit de la tente en fait la réplique de la voûte céleste; les quatre piquets de la tente (...) sont considérés comme les quatre piliers qui soutiennent la voûte céleste...» (Casajus, 1987 : 58).

Se marier se dit «nouer une tente, faire une tente». La femme apporte la tente et tout le matériel domestique. Dans la tente, l'espace est orienté avec la partie réservée à l'homme et ses bagages et celle réservée à la femme. C'est un territoire organisé dont les symboles spatiaux, communs à chaque famille, se répètent de mère en fille.

Le territoire du campement comprend l'espace occupé par un groupe de tentes et leurs troupeaux. Il varie dans son implantation et sa composition. A chaque déplacement, le campement laisse les traces éphémères de son passage – pierres du foyer, enclos de branchages, piquets extérieurs de la tente, amoncellement de déjections animales – qui disparaîtront avec le temps. Chaque campement porte en général le nom de la personnalité majeure autour de laquelle les familles se rassemblent; dans la plupart des cas il s'agit de quelques tentes de parents et alliés, sauf lorsque l'influence d'un chef ou d'un grand marabout s'exerce au loin et provoque de grands rassemblements. Des jeux, des défis, opposent souvent des campements au cours de l'heureuse saison estivale, lorsque l'eau est à fleur de sol et que de vertes prairies tapissent les vallons. Des jeunes gens organisent un jeu appelé *karey*, sorte de hockey : une balle de cuir frappée avec une crosse en bois doit être poussée, après un jeu de passes, dans le campement adverse. Un autre jeu consiste, pour des jeunes gens, à saisir le voile d'une femme d'un campement proche et à le ramener dans leur propre campement sans être rejoint par leurs poursuivants. Le territoire de deux campements sert ainsi de terrain de jeu.

Tente et campement sont les territoires de références permanentes du voyageur, du migrant, du guerrier. Tente et campement inspirent le guerrier avant le combat, évoquent la femme aimée que le voyageur va célébrer dans des poèmes lyriques, rappellent les réunions galantes qui se réunissent dans la tente de telle ou telle femme admirée de tous.

«Ah ! malheur au fils d'Adam
qui est dans les campements des tribus étrangères :
on ne le connaît pas, on ne l'aime pas, nul ne sait qui il est;
(Foucauld, 1930 : II,195).

Loin de chez lui, l'homme invoque ces territoires les plus intimes et les femmes qui leur sont liés.

«Filles de nos tentes, vous qui êtes de la gent de Musa,
je le jure par le souvenir des femmes aux dents si belles cet après-midi où nous partîmes»
(Alawjeli, 1975 : 78).

La tente et le campement sont plus qu'un habitat, plus qu'un rassemblement de tentes ou qu'un simple lieu de séjour. C'est non seulement un espace habité, mais un territoire relié à de multiples souvenirs, à des parents mais plus encore à des femmes aimées, idéalisées au loin.

Le territoire de la «tribu» (*tawsit*) rassemble des familles qui se disent issues d'un ancêtre commun et portent un même nom. Ce sont les parcours sur lesquels une communauté se déplace actuellement après de nombreuses migrations successives; c'est aujourd'hui des territoires partagés avec d'autres tribus, parfois avec d'autres ethnies. Si le forage de puits profonds et de stations de pompage, ouvrages publics, ont, nous l'avons dit, brouillé les cartes, ils ont aussi favorisé l'arrivée d'étrangers et provoqué des tensions débouchant sur des affrontements.

Le territoire politique a déjà été évoqué : il se surimpose aux territoires de nombreuses tribus vivant sous l'allégeance du détenteur du tambour de commandement (*ettebel*). Le rezzou, formé d'un groupe de guerriers, qui sort de son territoire pour surprendre au loin ses adversaires et se saisir des esclaves et des troupeaux est un jeu, un peu à l'image de ceux pratiqués entre campements, mais ici à l'échelle de l'ensemble politique (*ettebel*), souvent appelé «confédération». Le rezzou peut aussi être considéré comme une entreprise commerciale, avec le butin comme bénéfice. Mais c'est un jeu ou un commerce à haut risque, qui apportent la gloire, parfois la mort, car ce sont par leurs exploits que les guerriers deviennent des héros qui entrent dans la légende. C'est un exercice pratiqué, en général, à l'intérieur du monde touareg, c'est-à-dire dans un espace où les habitants possèdent les mêmes règles du jeu. Au delà du

monde touareg, c'est un espace mal connu, où on s'expose à des populations que l'on considère souvent comme sauvages» – leurs comportements étant différents – et dont on ignore le langage.

IV – Territoires collectifs. Territoires discontinus et prolongés

Les aires de nomadisation comportent le plus souvent une double exploitation de l'espace. Pendant la plus longue partie de l'année, c'est-à-dire au cours des neuf à dix mois de saison sèche, les parcours sont exploités par des mouvements de faible ampleur. Lors de la courte saison des pluies, les éleveurs se rendent avec leurs troupeaux dans des zones de pâturages à haut rendement : c'est la «cure salée» estivale, riche de ses prairies d'annuelles, de ses terres salées et natronées, de ses sources minéralisées. C'est, pendant une brève période, une concentration de troupeaux venus de tous les horizons, dans une région bien délimitée et peu étendue, aux frontières du Sahara.

Inversement, dans la région du Delta central du Niger, au Mali, les éleveurs peuls, touaregs, maures, qui sont dispersés sur des parcours extérieurs à la zone inondée, se concentrent dans les riches pâturages de *bourgou* (*Echinocloa stagnina*), lorsque la décrue se produit de décembre à juin. Ces parcours à haut rendement permettent une exploitation selon un calendrier précis au cours de la longue saison sèche, alors que les concentrations sur les marges du Sahara ont lieu pendant la brève saison des pluies; dans les deux cas les troupeaux des différents utilisateurs sont fortement imbriqués lorsque les pâturages autorisent ces grandes concentrations.

Le territoire nomade, rarement clos, se prolonge souvent vers des lieux qui lui sont extérieurs et reliés à lui par le cordon ombilical d'un itinéraire précis. Ces lieux peuvent aussi bien concerner des centres d'échange et de commerce. Au premier cas peuvent être rattachés les oasis de Fachi et de Bilma, ravitaillés par les Touaregs de l'Aïr et les Kel Geres méridionaux qui reviennent chargés de sel et de dattes. Leurs caravanes qui permettent l'échange de produits de régions complémentaires forment le flux qui irrigue ces itinéraires dans un mouvement alterné de diastole et de systole.

Les lieux de pèlerinage sont souvent implantés hors du territoire, à la suite de migrations. D'anciens cimetières des Kel Geres se trouvent sur le versant sud-ouest de l'Aïr, dans un territoire abandonné au dix-huitième siècle. Au nord-ouest d'In-Gall, à Anasafar, se trouvent les tombes de deux saints Tamesgidda, tribu qui nomadise aujourd'hui au sud, dans la vallée de Tarka. Lorsque les campements gagnent, à l'occasion de la «cure salée» estivale, la région de Marandet, des hommes se rendent à Anasafar pour prier et recueillir le sable sur la tombe des saints. Enfin, les mosquées célèbres de l'Aïr donnent lieu à des pèlerinages d'hommes pieux qui vont successivement de l'une à l'autre selon un itinéraire et un calendrier précis.

Le territoire est pour le nomade un espace maîtrisé, dont il connaît toutes les ressources; il est jalonné de repères précis, sites préhistoriques, tombes de saints, lieux de batailles célèbres, puits et mares. Ce territoire où il déplace sa tente et son campement incarne un univers mobile et libre. Le territoire n'est jamais figé et peut à tout moment être déplacé et reconstruit : il représente la liberté de réajustements toujours possibles sous la pression d'événements nouveaux.

Conclusion : territoires déplacés, territoires perdus

Les territoires nomades décrits jusqu'ici donnent l'illusion d'une grande stabilité grâce à une exploitation rationnelle des parcours.

«Le pastoralisme nomade, rappelle Bonfiglioli (1988 : 269), peut être défini comme une activité économique, liée entièrement à l'exploitation d'un troupeau, par l'utilisation extensive des ressources naturelles. Il s'agit d'un système de production dans lequel des hommes et des animaux vivent dans une relation «symbiotique», dans une exploitation libre de l'environnement».

L'équilibre entre ces trois termes n'est jamais assuré et des ajustements constants sont indispensables. Les Peuls WoDaaBe que j'ai connus au Niger, communément appelés Bororo, et que je croyais des nomades «sans territoire» par rapport aux Touaregs qu'ils avaient récemment rejoints sur leurs parcours septentrionaux, étaient en fait héritiers d'une longue histoire.

«Malgré leur vie nomade, les WoDaaBe avaient toujours gardé auparavant un rapport étroit avec un pays, une région d'attache, un territoire. Tous les clans ont toujours eu des toponymes. Mais à partir des premières décennies du siècle, ce rapport avec l'espace est modifié. Cela constituera désormais une autre constante de la vie pastorale et sociale des groupes WoDaaBe jusqu'à nos jours» (idem : 109).

Cette fuite vers le nord de ces pasteurs qui passent d'une économie transhumante à une économie purement pastorale et nomade, qui adoptent le chameau et l'âne, entraîne de nombreuses conséquences sur l'exploitation des troupeaux.

«Aucune forme de gestion de l'espace ne sera évidemment plus possible pour ces nomades sans territoire» (Bonfiglioli, 1991 : 245).

D'autres éleveurs Peuls ont effectué une migration inverse du Cameroun vers la République Centrafricaine et du Mali vers le Nord de la Côte d'Ivoire : ils ont pénétré un environnement nouveau et sont apparus pour les paysans comme les hordes d'Attila.

Pour les pasteurs, la mobilité reste la meilleure arme, mais de plus en plus ils deviennent vulnérables lorsque, dépossédés de leur espace, ils perdent leurs troupeaux et leur mobilité. Les pasteurs traversent les frontières, deviennent parfois des nomades sans territoire, pire encore des éleveurs sans troupeaux : ils ne sont plus alors que des réfugiés assistés dans des camps ou des bergers salariés de commerçants et de citoyens.

Bibliographie

ALOJALY, Gh., 1975, *Histoire des Kel-Denneg avant l'arrivée des Français*, Édité par K.G.Prasse, Copenhague, Akademisk Forlag, 195 p.

BARRAL, H., 1974, «Mobilité et cloisonnement chez les éleveurs du Nord de la Haute-Volta : les zones dites "d'endodromie pastorale"». *Cah. ORSTOM, sér. sciences hum., vol.XI (2)*, 127-135.

BERNUS, E., 1974, *Les Illabakan (Niger). Une tribu sahélienne et son aire de nomadisation*, Atlas des structures agraires n°10, ORSTOM, Mouton, 14 cartes h.t., 116 p.

BERNUS, E., 1982, «Territoires nomades; approche d'un géographe», *Production pastorale et société, n° 11*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, pp.84-90.

BERNUS, E., 1995, «Perception du temps et de l'espace par les Touaregs nomades sahéliens», in *Ethnogéographies*, sous la direction de Paul Claval et Singaravelou, Paris, L'Harmattan, pp.41-50.

BONFIGLIOLI, A. M., 1988, *Dudal. Histoire de famille et histoire de troupeau chez un groupe de WoDaaBe du Niger*, Préface de J.Swift, Cambridge Univ. Press, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 293p.

BONFIGLIOLI, A.M., 1991, «Mobilité et survie. Les pasteurs sahéliens face au changement de leur environnement», in *Savoirs paysans et développement*, sous la direction de G. Dupré, Karthala-ORSTOM, pp.237-252.

BOURGEOT, A., 1979, «Structure de classe, pouvoir politique et organisation de l'espace en pays touareg», in *Pastoral production and society*, Cambridge Univ. Press, Edit. de la Maison des Sciences de l'Homme, pp.141-153.

BRUNET, R., R. FERRAS et H. THERY, 1992, *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Collection Dynamique du territoire, Reclus - La Documentation française, 470 p.

CASAJUS, D., 1987, *La tente dans la solitude. La société et les morts chez les Touaregs Kel Ferwan*, Cambridge Univ. Press, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 390 p.

CLAUDOT-HAWAD, H., 1993, «La conquête du «vide» ou la nécessité d'être nomade», in *Les Touaregs. Portraits en fragments*, Aix-en-Provence, Edisud, pp.45-65.

FOUCAULD, Ch. de, 1925-30, *Poésies touarègues (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Leroux, 2 tomes.

GALAND, L., 1981, «Le campement dans la poésie traditionnelle de l'Ahaggar», in *Itinérances en pays peul et ailleurs. Hommage à P.F. Lacroix*, Mémoire de la Société des Africanistes, II, pp.53-60.

GALLAIS, J., 1967, «De quelques aspects de l'espace vécu dans les civilisations tropicales», *L'Espace géographique*, V (1), pp.5-10.

GOUROU, P., 1973, *Pour une géographie humaine*, Paris, Flammarion, 388 p.